

lundi 11 juillet 2005

ARTS A l'heure de « Brice de Nice », Sète propose une exposition sur l'envers toc de la culture surf

## Dépression et utopies tropicales



La Polynésie toc et kitsch. Kevin Ansell, planche de surf peinte. Mug, collection Duke et Amy Carter. Olivier Millagou, *One more time* (16528). Pochette de disque. Affiche de cinéma. L'exposition Paradirama évoque la mystique des mers du Sud - son surf, ses ukulélés, ses chemises bariolées, ses hula girls. (DR.)

Éric Biétry-Rivierre

Elles sont une vingtaine à se trémousser lascivement. Elles nous sourient en pagne, nous invitent avec leurs colliers de fleurs, lookées pin-up années 50. Et puis, tiens, on remarque sur le bras d'une de ces poupées à moteur grandeur nature des traces de piqûres. Dans la main d'une autre une grenade. Une plus loin arbore un œil au beurre noir, une serre un pistolet-mitrailleur, une pleure... Voilà les pathétiques vahinés en polyuréthane de Kevin Ansell : un paradis de pacotille dénoncé.

On tombe de haut en visitant la dernière installation choc du Musée des arts modestes de Sète (le Miam d'Hervé di Rosa). L'exposition a beau s'appeler Paradirama, a beau évoquer la mystique des mers du Sud - son

surf, ses ukulélés, ses chemises bariolées, ses hula girls -, la Polynésie toc et kitsch réunie ici dans un bric-à-brac très pensé par Cyril Lefebvre, grand joueur de steel guitar, défricheur de musiques méconnues et aujourd'hui collectionneur-commissaire, révèle le laminage d'une civilisation.

Le critique le plus virulent à cet égard est Kevin Ansell, un plasticien issu de la nouvelle culture surf de San Francisco. « Kevin est un vrai surfeur, il a commencé à fabriquer des planches puis il a travaillé dans les studios de Hollywood pour des décors en trompe-l'œil. Aujourd'hui, fort d'une bonne technique, c'est un des membres les plus en vue de cette nouvelle génération qui, sur la côte ouest, reprend en l'abondant au second degré une esthétique très populaire depuis, en gros, Bing Crosby, et qui culmine avec le film *Blue Hawaii*, la plus

grosse vente d'Elvis dans les années 60. »

Une mystique que l'on a longtemps cru innocente car elle véhiculait la paix et les plaisirs mais qui en fait, sur le terrain, a produit bien des ravages. Colonisation, tourisme de masse... Toutefois, à Sète la méditerranéenne où l'on n'a jamais surfé même si - on ne se fait pas faute de vous le rappeler - Gustave le Gray fit *La Grande Vague* (1857), une des toutes premières photographies ; à Sète où l'esthétique surf se limite comme sur tout le golfe du Lion à *Brice de Nice* ; à Sète où la figuration libre des Robert Combas et des Pierre François marque durablement la ville d'une bonne dose d'humour corrosif ; à Sète, donc, le dévoiement des paradis de Bougainville et de Dumont d'Urville ne s'encombre pas d'un excès de pathos. Ce que raconte Paradirama a beau

être triste, l'expression est drôle.

Peintre avant tout, Kevin Ansell semble avoir pris au pied de la lettre la chanson de Bob Dylan « *It's not easy being green* ». On peut découvrir à proximité ces travaux-souvenirs aujourd'hui très tendance (surtout la période 1940-1953). Avant les long boards, il y a déjà des planches à l'entrée du Miam. Elles se trouvent à l'arrière d'un combi Volkswagen stationné à côté d'un tiki bar reconstitué. Voilà le cadre : un must en matière de cliché lourd. Qu'est-ce qu'un tiki bar ? Une sorte d'ancêtre de la paillote corse, tout de rotin et de bambou, avec lampe-tétron (ce poisson qui gonfle pour effrayer son ennemi), publicité pour le monoï et copies de totems de rigueur. Une installation à faire hurler le futur Musée des arts premiers du quai Branly. Les marines avaient importé aux États-Unis ces bouges pour rattraper le temps

perdu durant la prohibition. On s'y arsouillait consciencieusement au moyen de véritables poisons. Des cocktails à base de rhum aux noms à valeur d'avertissement tels que « le zombie », « la vierge sanglante » ou « la mort du missionnaire ». En attendant le trou noir, le marine en goguette écoutait un peu n'importe quoi dès lors que cela lui rappelait les palmiers de ses escales.

Un fourre-tout à l'esthétique des plus floues dénommé Exotica (Les Baxter, Don Ho, Martin Denny, Arthur Lyman...) ou bien Jan & Dean, The Fantastic Baggies, The Rivas ou les Surfaris. Ou, cette fois plus connus, les Beach Boys ou Dick Dale. Aujourd'hui sur la côte Pacifique les Mermen et les Blue Hawaiians glissent sur la même vague.

Car ce côté Dean Martin du rêve d'ailleurs (imaginez l'envers du rêve rimbaldien) a en-

core de beaux jours. Il existe, par exemple, une culture skateboard très vivace en Californie comme on pourra le constater en France le 20 juillet, lors de la sortie du film de Catherine Hardwicke *Les Seigneurs de Dogtown*. Un gisement d'ethnologie urbaine comme l'est celui du tatouage - la pratique comme le mot même (« tatu ») vient du polynésien.

Dans le jardin du musée, une réplique en résine d'un moai de l'île de Pâques complète cette mini-encyclopédie du mauvais goût ensoleillé. Comme, pour comble, Cyril Lefebvre la parsème de rares et magnifiques objets précontact empruntés aux musées d'Aquitaine et de La Rochelle, on mesure toute l'ironie de ces utopies tropicales.

Jusqu'au 30 octobre au 23, quai Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, 34200 Sète. Tél. : 04.67.18.64.00.